

CHRONIQUE MUSICALE

GUITARES, MANDOLINES, BANJOS.

En fait de musique, la soirée de lundi, 11 novembre, au Tara Hall, à Québec, nous a donné quelque chose sinon de nouveau, du moins d'original : de l'harmonie à cordes pincées. Tous les instruments, à cordes dont on joue sans archet ni marteaux, moins la harpe et la cithare cependant, étaient représentés dans la combinaison : banjos et mandolines tenaient tantôt le sujet, tantôt les parties intermédiaires, et les guitares faisaient la base de l'harmonie.

Les instrumentistes nous sont venus de Boston avec le vocable composé suivant : *the Boston Ideal Banjo, Mandolin and Guitar Club*.

La musique que le club a exécutée n'était pas et ne pouvait pas être du genre classique ni même lyrique, vu le caractère des instruments, qui ne se prêtent aucunement à l'interprétation du style large, même du moindre *andante*; les tenues de notes sont impossibles à faire sur ces cordes ; aussi avons-nous remarqué, dans l'ensemble, des blanches et des rondes soutenues durant tout leur valeur par un frottement rapide de va-et-vient du pouce et de l'index.

La mandoline et la guitare sont les instruments appropriés à la valse, au bolero, à la cachucha, à la sérénade, à tous les morceaux bien rythmés.

Quant au banjo, rien qu'à entendre sa sonorité sèche et plate, faite de table d'harmonie au-dessous, et les cliquetis de triquets qu'il suggère tout naturellement à l'exécutant, il réveille à l'imagination des scènes de réjouissances sur les plantations ; il est inséparable du noir et de sa case.

Le club se composait de cinq exécutants : MM. S. L. Lansing, banjo et mandoline ; A. O. Grover, banjo et mandoline ; H. W. Harris, mandoline et guitare ; B. E. Shattuck, banjo et guitare ; L. H. Galeucia, banjo et guitare.

Les morceaux d'ensemble ont eu grand et légitime succès : une marche militaire d'ouverture ; la valse *Estudiantina* en rappel ; le Rêve d'Amour (*Dream of love*), valse ; Pêlerin (*The Flash*), galop écrit par M. Lansing ; une mosaïque sur *Poète et Paysan* et *Pique-Dame*, de Von Suppe ; une mélodie de Graham, *If the waters could speak as they flow* ; la marche de "Notre colonel" ; la valse *Fiorella*, extrait de l'opéra *les Brigands*, de Kerker ; *Santiago*, danse espagnole de Corbin. *The Darkies Patrol* (patrouille de nègres) a été jouée à l'emporte-pièce et a eu un succès mirabolant.

N'oublions pas non plus, dans cette nomenclature, les *Souvenirs de Dixie*.

Entre ces ensembles, il y a eu du chant qui a été assez faible ; ces musiciens ne sont pas des chanteurs ; mais pour échapper au danger de la monotonie, ils comprennent qu'ils doivent laisser l'oreille de l'auditeur se reposer de la sonorité maigre et sèche de leurs instruments ; voilà pourquoi ils chantent et font ce qu'ils peuvent à l'article de la musique vocale : on ne peut pas leur demander d'être complets.

M. A. O. Grover a fait des jongleries fort amusantes et fort habiles avec le banjo ; tout en exécutant un solo, il faisait balancer et pirouetter l'instrument, sans perdre une seule note ou un seul accord du morceau.

On connaît ce petit instrument de musique appelé harmonica, au moyen duquel un garçon, employé à bord du *Mounta-guy*, régale les touristes d'une foule de *reels*, *strathspeys* et *horn-pipes* en faisant oublier un peu de la sorte la lenteur du bateau, et en augmentant la popularité du capitaine. Oh bien ! nous l'avons entendu comme instrument de solo, l'autre soir. M. Shattuck en tire une sonorité étonnante ; faisant du petit instrument une sorte de boîte d'écho avec ses deux mains, le virtuose produit par le mouvement des deux susdites mains des vibrations comme celles du trémolo sur les régis, ces d'un harmonium ; puis fixant l'un de ces petits instruments sur une tige d'acier rivée à un banjo, il en joue en s'accompagnant du banjo. Nous avons cependant entendu mieux que cela il y a trois ans : M. Bistolfi, jeune espagnol de Barcelone, sifflant sur une petite carte tortillée en cornet, en produisant ainsi une sonorité de petite flûte, et s'accompagnant de la guitare.

Mais ces originalités en matière de musique, relèvent plutôt du café concert, ou du théâtre de variétés américain, que d'un concert proprement dit.

En somme, la soirée a été amusante.

Il y avait foule au parterre et à la galerie dont les gradins sont disposés en amphithéâtre. Il est vrai que l'on inaugurerait, ce soir-là, la *Tara Hall*, relevée de ses cendres, c'est-à-dire l'ancienne salle de conférences, puis la salle Victoria, qui a troqué aujourd'hui ce nom loyal contre celui de *Tara Hall* qui est plus *home rule*. La nouvelle salle est jolie ; son ornementation est sobre ; les fauteuils sont commodes, mais un peu trop rapprochés les uns des autres. La voûte est percée de deux ventilateurs qui ne sont certes pas suffisants ; il en faudrait au moins deux autres ; la chaleur était suffoquante l'autre soir, surtout pour les spectateurs juchés sur les sièges élevés des galeries.

FAUST

Le quatrième concert de la saison a été organisé à Québec même ; tous les figurants, moins un des États-Unis, étaient de notre ville. Date, ven tre li, 15 novembre, et local, la vieille salle de musique.

On a donné ni plus ni moins que la fameuse production musicale de Gounod, *Faust*, légende aux saisissantes fantasmagories, montrant l'âme vertueuse aux prises avec la tentation, l'ange *puignans antiquo cum serpente*, et remportant finalement la victoire.

Quant nous disons que l'on a donné *Faust*, c'est là une simple façon de dire. On l'a donné, oui, mais énormément amoindri. On nous comprendra facilement lorsque nous dirons qu'il n'y avait en scène que trois personnages : *Marguerite* (Madame Paquet), *Méphistophélès* (M. Paul Garrigue) et *Faust*, (Signor Spiguroli), un petit chœur, celui de la chapelle, et pour accompagnement, l'indispensable, le piano, tenu par M. Bishop, et l'harmonium dans la coulisse, tenu par M. Dessane.

Quant à la mise en scène, il ne faut pas en parler ; nous avons eu les baligeons multicolores ordinaires de la salle, aussi vieux et fanés qu'elle.

Donc, ce que nous avons eu l'autre soir, n'a pas été même un petit *Faust*, ni même une miniature réduite de l'œuvre magistrale de Gounod ; ceci soit dit pour les gens qui n'ont jamais entendu cet opéra.

Faust est un ouvrage qui n'admet ni coupures ni demi-mesures de mise en scène. Il le faut entendre tout d'une pièce, comme il est sorti du crâne de Gounod.

Maintenant, quant à dire que l'on a eu tort de monter le concert avec aussi peu de ressources, nous n'en sommes pas. Le travail, au point de vue de l'art, mérite toujours approbation sans arrière-pensée ; il est toujours utile à quelqu'un ou à quelque chose, et lorsque ce travail se fait au profit d'une œuvre de bienfaisance, on n'a plus qu'à ôter son chapeau et à saluer bien bas. Si nous nous permettons quelque critique, certes nous tenons aussi à rendre justice au mérite et au dévouement des personnes qui se chargent d'organisations aussi ingrates.

Peu de gens se doutent de la somme de courage et de patience qu'il faut dépenser pour monter un concert comme celui de vendredi dernier, et certes Madame Paquet a été à la hauteur de la position.

Sur la scène, elle a tenu en artiste son rôle de *Marguerite* ; et, avec une diction un peu plus nette, son magnifique talent dramatique, soutenu par un timbre vibrant et sonore, serait complet ; il peut, d'ailleurs, facilement le devenir. La passion chez elle a toujours pour compagne une grande dignité d'allure, et la situation dramatique lui inspire des effets saisissants.

Madame Paquet est née actrice, mais dans quel milieu déplorable pour l'épanouissement de son talent !

M. Garrigue n'a pas eu de chance. Comme physique, le vrai Méphisto, Satan ou le diable si l'on veut, ne peut être mieux qu'il était l'autre soir, avec son collant feu éternel, et son nez en bec de perroquet. Gounod a fait de son Bécélzébuth ou Méphistophélès une basse et a écrit le rôle en conséquence. Comment donc M. Garrigue, qui est professeur de chant, a-t-il pu se décider, lui baryton assez élevé, à prendre la partie d'une basse aussi profonde ? Dans la profession, même alors que l'on a le cœur assez haut placé pour vouloir obliger tout le monde, il nous semble que l'on ne devrait pas risquer pareille chose. Nous croyons bien comprendre tous les motifs qui ont pu décider M. Garrigue dans sa position à accepter le rôle, mais à notre avis ils ne sont pas suffisants ; il s'est exposé à trouver, dans la partie, bien des notes hors de la portée de ses registres graves et partant à manquer des effets importants, lui qui a obtenu déjà si grand succès dans des opérettes